

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black);
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
						/					

LA SACREE VISITE APOSTOLIQUE

Circulaire aux évêques d'Italie

POUR le monde reconnaît que c'est le droit et le devoir du Pontife romain, revêtu de l'autorité suprême, de se renseigner sur l'état de toutes les Eglises, et d'exiger de chacun des pasteurs, qu'il lui rende compte de son ministère. C'est assurément ce que signifient les paroles du Christ : *Pais mes agneaux, pais mes brebis*. C'est ce que demande l'intérêt de l'unité de l'Eglise, et l'histoire nous apprend qu'il en fut ainsi dès le commencement, et que cette coutume fut observée sans interruption aucune.

Or l'expérience constante a montré que plus fut forte et intime cette union entre le Pontife romain et les évêques, plus aussi la religion en retira d'avantages. Une telle union en effet accroît les forces et l'autorité des Ordinaires, elle met obstacle d'une façon plus prompte et plus efficace à l'invasion des vices et des erreurs, et elle permet de mieux pourvoir au salut des âmes.

Il y eut deux procédés par lesquels les Pontifes romains eurent coutume de s'informer de l'état des Eglises. Tantôt ils prescrivirent à chacun des pasteurs de celles-ci de rendre compte d'une façon fidèle et complète au Siège apostolique de la situation de son diocèse ; tantôt ils envoyèrent des représentants qui furent désignés sous des noms divers, suivant les époques, les pays ou la nature de leur mission.

C'est ainsi que les papes eurent coutume de placer auprès des princes temporels des mandataires, des nonces ou des délégués apostoliques, n'ayant d'autres fonctions que de traiter avec eux les affaires qui concernent la république chrétienne. De même, ils envoyèrent fréquemment des légats aux églises particulières, ou aux fidèles de certaines régions ou de certains royaumes, afin qu'ils s'occupassent directement des affaires religieuses de ce pays, tantôt avec une charge ordinaire et stable, ainsi que ce fut le cas pour les *Légats nés*, tantôt avec une mission extraordinaire et temporaire, comme les Visiteurs apostoliques.

Mais la préoccupation particulière des Souverains Pontifes fut que l'Italie, qui, par sa situation même, touche de plus près à l'Eglise romaine, fût unie au Saint-Siège par des liens plus étroits, et eût avec lui des communications plus fréquentes. C'est pourquoi le Souverain Pontife Sixte-Quint, dans la Constitution *Romanus Pontifex*, décida que les évêques de ce pays, plus souvent que les autres, à savoir une fois tous les trois ans, feraient leur visite *ad limina* et rendraient compte de l'état de leur diocèse. Pour le même motif, des Visiteurs apostoliques furent envoyés dans les divers diocèses ou les différentes régions de l'Italie, surtout après le saint concile de Trente, bien qu'il y eût déjà auprès des princes et des républiques entre lesquels était autrefois partagée l'Italie des nonces apostoliques chargés de veiller aux intérêts de la religion.

Mais maintenant, par suite des changements qui se sont produits dans la situation politique de l'Italie, cette

institution très salutaire a disparu avec beaucoup d'autres. Et il est arrivé ainsi que le Pontife romain a perdu l'un des meilleurs moyens qu'il eût de connaître ce qui se fait quelque part de bon et de méritoire ou ce qui pourrait y exister de blâmable, de sorte qu'il fût à même d'y remédier d'une façon opportune.

Une expérience assez longue ayant montré que cette situation ne laissait pas d'être funeste à l'Eglise, le pontife Léon XIII confia à la Sacrée Congrégation du Concile le soin de voir s'il existait quelque moyen de combler cette lacune, eu égard aux circonstances.

La dite Congrégation, après un mûr examen, a estimé qu'il serait excellent d'instituer une certaine Visite apostolique, qui serait effectuée par des hommes revêtus des ordres sacrés, et d'une dignité, d'une doctrine et d'une sagesse éminentes ; ceux-ci, à des époques fixes, parcourraient les diverses régions de l'Italie ; ils apprendraient de la bouche des évêques quelle serait la condition du clergé, celle du peuple, celle du culte ; lorsque besoin en serait, ils constateraient de leurs propres yeux, et, ayant prêté serment de garder le silence pour tout autre, ils en référeraient au Siège apostolique.

Ce projet, approuvé par Léon XIII, mais dont l'exécution fut interrompue par la mort de ce Pontife, plut vivement à Pie X, à peine élevé à la chaire de Pierre. Et même il jugea nécessaire que ce plan fut réalisé le plus tôt possible.

C'est pourquoi, accomplissant les ordres de Notre Très Saint-Père, la Sacrée Congrégation du Concile

prescrit par les présentes à chacun des Ordinaires d'Italie de recevoir les Visiteurs apostoliques, aux époques fixes où le Saint-Siège les enverra vers lui désormais ; il devra leur rendre compte de l'état de son diocèse, suivant les règles établies dans la feuille ci-jointe.

Il est permis d'espérer de cette visite de grands et heureux résultats. En effet, elle a été instituée en premier lieu pour prêter à l'autorité épiscopale elle-même un appui dont pourront bénéficier les évêques soit pour maintenir dans le devoir leur clergé et leur troupeau, soit pour expédier plus rapidement les affaires sur lesquelles doit être consulté le Siège apostolique. En outre, de cette manière pourront être mis sous les yeux des fidèles beaucoup de moyens qui souvent font défaut soit pour accomplir plus utilement ou plus aisément la mission pastorale, soit pour écarter les difficultés qui parfois se présentent dans la direction des âmes. Enfin, par cette action concordante avec le Pontife romain, la dignité elle-même des Ordinaires s'accroîtra, et l'exercice du ministère épiscopal sera plus facile.

Les présentes devant être valides nonobstant toutes clauses contraires, soit de privilège, soit de coutume, soit de constitutions ou de statuts spéciaux.

Donné à Rome le 7 mars 1904.

VINCENT, *cardinal évêque de Palestrina,*

Préfet.

Suit un règlement comprenant seize articles, et relatif aux droits et aux obligations des Visiteurs apostoliques.

UNE AME DE MOINE (1)

(Suite)

L'Apôtre

DEUX races, encore aujourd'hui, gardent dans leurs veines un sang toujours jeune et resteront immortelles : la race des chevaliers et la race des apôtres. De la première — nous gardons l'espoir de l'avoir démontré — le Père Didon pouvait se réclamer comme le fils d'une lignée d'honneur qui n'a pas à redorer son blason. Ces pages nouvelles auront touché leur but si elles peuvent servir à découvrir l'esprit et le cœur de l'apôtre sous l'armure du chevalier.

L'âpreté d'une critique que le temps finira par atténuer dans un sens plus juste et plus loyal, fait assez volontiers d'Henri Didon un religieux d'*estrade*. L'illustre moine, du reste, n'a guère été mieux protégé dans la pureté de sa mémoire par une admiration qu'il eut fallu moins facile aux enthousiasmes hyperboliques. Avec son goût morbide du panégyrique à outrance ne l'a-t-on pas vue ambitieuse de transformer en clameurs et en chants d'apothéose, l'écho de paroles filiales et émues tombées sur la tombe au jour de la mort ? Et qui plus qu'elle-même a fait maladroitement prêter au moine, devant la postérité, la pose du chevalier des

(1) Voir livraison du 1er février 1904.

joutes brillantes, des tournois et des pas d'armes périlleux, frappant les grands coups pour la galerie et pour le point d'honneur ?

Or, il faut ce témoignage à la justice : rien ne fut moins dans la vérité d'une noble vie. Si Henri Didon avait eu le choix de son épitaphe, il n'eut voulu voir gravés au bas de son monument funéraire comme au soc de sa blanche statue d'Arcueil, que ces mots, les seuls dont voulut se glorifier saint Paul : « Apôtre du Christ ! »

Apôtre ! ce fut toute sa vocation et toute sa vie. Si quelquefois sa nature restée chevaleresque sous le froc monacal de saint Dominique se laissa tenter par l'éclat des luttes en champ clos, la vérité oblige à dire qu'il n'a voulu être que le *Campéador* de l'Eglise et ne croiser le fer que sous ses couleurs. Et qui donc voudrait lui reprocher l'intrépidité de ses attitudes ? Moins chevaleresque, Henri Didon eut été moins apôtre. Il y a, il doit y avoir du chevalier dans tout vrai lieutenant du Christ et nulle âme plus qu'une âme d'apôtre veut avoir reçu la trempe des épées. Qu'importent les forces exubérantes, les énergies indisciplinées, les expansions torrentielles ? Quand les unes ont été courbées sous le joug sauveur du devoir, que le frein d'une discipline rigoureuse a comprimé les autres dans une âme trop débordante, il faut laisser venir le jour de Dieu, et alors forces, expansions et énergies se redressent grandes et magnifiques pour jaillir au-dehors avec l'impétuosité superbe du dévouement qui va jusqu'à l'abné-

gation totale et jusqu'à l'héroïque folie du sang et de la croix.

« Le christ a tout dompté en moi : mon esprit indépendant, mon cœur ardent, mon caractère d'une sauvage personnalité », avoue, un jour, un moine de vingt-cinq ans. Et, il se trouve que cette nature domptée, pour avoir vu régulariser ses forces, discipliner ses énergies, n'a rien perdu de sa sève et de ses élans. Henri Didon eut de l'apôtre tous les traits que projette sur un front d'homme l'incomparable beauté des âmes royales. Il eut le zèle ardent, le grand sens évangélique, l'amour souverain du Christ.

Le spectacle du monde moderne avec sa surface de mer houleuse couverte d'épaves et de vaisseaux qui sombrent d'où montent, immenses comme le sanglot de l'océan, l'appel des âmes en détresse, les cris de colère des rêves foudroyés et des passions inassouvies, les blasphèmes des esprits emportés sur les écueils du doute et de la nuit, toutes les clameurs enfin de la foule des souffrants et des révoltés, ce spectacle d'angoisses et de désespérance il s'était présenté, un jour, au jeune novice du couvent de Flavigny, à une heure méditative où penché à la fenêtre de sa cellule le rêve l'avait emporté vers les devoirs de l'avenir. Il avait aperçu à ses pieds l'innombrable peuple des incroyants, cette multitude sans Dieu, sans Christ, sans foi, sans espérance, sans amour, et alors comme autrefois, pour le Maître mis en présence de la première foule, de son cœur remué avait monté à ses

lèvres la parole de commisération sublime : « *Misereor super turbam*, j'ai pitié de cette multitude ! »

Le jeune moine avait trouvé la nature de son apostolat et l'orientation de sa vie. Il voulut travailler, à ce qu'on a appelé d'une expression plus que malheureuse, la réconciliation du monde moderne et de la foi. La tâche était ardue, la position difficile, périlleuse. La parole de Léon XIII le fit se jeter, tête en avant, dans une lutte où l'appelaient autant que son zèle d'apôtre les instincts d'une âme vaillante. On retrouve dans une de ses lettres, le récit de l'audience où le religieux avait exposé son programme et où le grand Pape avait daigné encourager et bénir.

Il écrit : « Je lui exposai simplement la nature de l'apostolat que j'exerçais à Paris, au milieu de la jeunesse incroyante, éblouie par la fausse science et entraînée souvent par une folle liberté. Je lui dis que la science et les généreux instincts des sociétés modernes captivent et passionnent les esprits et que j'avais pour tactique de ramener à la foi par la science et par la liberté ceux qui s'en éloignent. »

« Le Saint-Père m'écoutait et me regardait d'un œil plein de lumière et de bonté qui, parfois, s'ouvrait plus grand, comme si une clarté nouvelle l'avait éclairé. Il m'encouragea vivement à poursuivre ma tâche, et il me dit avec un accent pénétrant : « Oui, consacrez à la jeunesse votre science, toute votre science, toute votre éloquence et votre pouvoir sur elle ; ramenez-là à Dieu et à la foi... » J'allais sortir lorsqu'il me dit à voix haute

et avec un geste hardi : Continuez, Didon, continuez ». Ce fut le dernier mot, je l'ai emporté comme un mot d'ordre, et je me disais en descendant les escaliers du Vatican : Oui, en avant ! »

Et il partit en avant, ne regardant ni aux obstacles ni aux périls. Ce furent les belles années de sa vie. Et chose merveilleuse qui prouve combien l'atmosphère des luttes ardentes allait à sa poitrine et à son âme, chez lui qui n'était entré au cloître qu'avec les plus médiocres aptitudes, on vit tout à coup le génie de l'orateur se développer, grandir et s'élaner d'un bond superbe jusqu'au dernier sommet de l'éloquence. Eloquence unique que la sienne, toute de passion, de sauts hardis, qui tantôt vous éblouit par ses éclairs fulgurants, vous saisit par ses éclats d'obus et tantôt vous emporte sur des pentes abruptes avec l'impétuosité du torrent. Aussi bien saint Paul est l'apôtre de sa prédilection. Il l'admire pour ce qu'il nomme sa fougue impétueuse, son expansion torrentielle, pour les merveilles de son apostolat irrésistible. Et il s'écrie : « A-t-il aimé le Christ, ce cœur débordant ! Nulle poitrine humaine ne s'est dilatée avec plus de véhémence que la sienne sous l'action dévorante d'un tel amour... Sa parole bondit de cent coudées de haut, comme les cascades de ma montagne et, en prêtant l'oreille, on démêle dans ce fracas sublime, toutes les notes les plus hardies et les plus harmonieuses d'un concert que le génie de Beethoven ne contiendrait pas. »

Quand on mêle les noms des premiers pionniers du

Christ à ceux de leurs successeurs, il faut être sobre de comparaisons. Et pourtant, nous permettra-t-on de l'écrire, le grand Apôtre, croyons-nous, n'eut pas rougi de celui qui aimait à se dire son disciple. S'il eut calmé la véhémence d'un zèle parfois plus généreux que prudent, il n'eut pas désavoué le moine-apôtre qui voulait porter le dépôt de la foi aux *Gentils* de son siècle, qui n'aimait, comme lui, que la vérité, que le Christ, qui mettait sous ses pieds ce que le monde appelle l'avenir, la gloire, les affections, quand le devoir apostolique avait parlé. L'auteur des Epîtres si pleines de cris émouvants qui remuent encore la postérité croyante se fut-il si mal reconnu dans des mouvements comme ceux-ci :

« Quand je parle au plus intime de moi-même, à Celui pour lequel je souffre et auquel je voudrais donner la gloire et l'adoration de ce monde qui le méconnaît, je me laisse aller à des angoisses atroces. O Dieu qui a tant aimé les hommes, pourquoi lui dis-je, pourquoi les laisses-tu mourir ? N'as-tu pas à ton service des légions d'apôtres ? Envoie-les donc à ces égarés. Si nos souffrances sont nécessaires, pour compléter les tiennes, eh bien, envoie-nous à notre Calvaire. Il est doux de mourir pour toi si, en mourant, nous attirons à toi ceux qui doivent t'aimer. »

Ainsi parlait et pensait ce moine dont on voudrait moderniser la mémoire dans le mauvais sens du mot et à qui l'on a reproché d'avoir fait de la chaire une succursale de la tribune. Il ne faudra à cette figure qu'un peu de recul dans le temps, comme il faut au tableau

recul dans l'espace, pour qu'elle apparaisse dans l'austère beauté de ses lignes rudes et de son coloris mâle et vigoureux. Et alors, on aura beau regarder au port de la tête, au timbre de la voix, aux évolutions d'un geste dominateur, nul ne pourra frapper la statue de ce grand dominicain qu'elle ne rende toujours le son d'une âme évangélique. C'est bien le nom du Christ et du Christ de l'Évangile qu'il voulait dire aux foules : « Celui qui infusera dans les veines de cette génération épuisée et décadente, quelques gouttes de cette essence divine qu'on appelle l'Évangile, aidera seul à la rajeunir et à la relever... Je ne veux pas être un vulgaire parleur, un académicien, un apôtre du bout des lèvres. »

Oh ! sans doute, dans le bruit de sa parole l'oreille entend les éclats, les hardiesses, les harmonies qui plaisent à l'état d'âme contemporain. C'est qu'à la foule des incroyants pressés au pied de sa chaire, l'apôtre voulait ne pas parler la *langue inconnue* que saint Paul reprochait déjà aux prédicateurs de son temps ; c'est qu'avec son maître, Lacordaire, il croyait que l'homme de Dieu n'a pas le droit de dédaigner les ressources d'une langue neuve quand elles peuvent servir à dire le nom du Christ mieux et plus fort à une génération sourde à toute autre langue que celle de son temps. Qu'importe le souffle qui emporte la parole de Dieu ? La parole ne va qu'à l'oreille. C'est le Christ qui va droit à l'âme. Et chaque fois qu'une voix d'homme a su donner à ce nom le son de l'Évangile, l'effet a suivi, merveilleux, irrésistible. Aussi bien les incroyants ne faisaient pas

qu'écouter avec admiration l'orateur de Saint-Philippe du Roule ou de la Trinité. Ils allaient s'agenouiller aux pieds du moine qui ne s'arrêtait pas à la preuve que l'Église catholique loin d'être l'antagoniste de la science vraie, de la liberté politique, de la forme républicaine, de la démocratie, du progrès social, a plutôt, seule au monde, le secret de conduire à bien les aspirations de la société nouvelle, mais qui, après la démonstration des mots, s'offrant lui-même en témoignage, pouvait dire : « Regardez-moi. Voilà un homme moderne, plus moderne que vous peut-être, ayant le culte de la science, le culte de la liberté politique, voilà un républicain, voilà un démocrate, voilà un progressiste... et un croyant, un apôtre du Christ. »

C'est à sa moisson d'âmes, du reste, que se reconnaît l'apôtre. Les âmes nombreuses que le Père Didon a frappées, éclairées, puis poussées à la hauteur de la foi agissante nous ont fait la preuve du véritable accent évangélique de sa parole. Quand l'orateur descendait de la chaire pour rentrer dans sa cellule, épuisé et avec cette transfiguration que l'éloquence met au front de ses favoris, sa porte restait ouverte aux ébranlés qui allaient être des convertis. On venait nombreux. Le lutteur avait disparu ; on ne trouvait plus que le prêtre qui levait la main pour bénir et pour pardonner. C'est là que l'apôtre triomphait : « Aujourd'hui, je cueille les épis mûrs et je suis fier d'offrir au Christ une belle gerbe bien dorée... »

Depuis que le Maître a choisi pour son premier con-

quérant d'âmes celui qui l'aimait plus que ceux-là, les plus grands parmi ses disciples sont encore ceux qui l'ont le plus aimé. Quelle langue traduira donc l'amour souverain qu'Henri Didon eut pour le Christ ? Il l'aima *éperdûment*. Qu'on jette dans le cœur le plus démesurément ouvert, le plus naturellement grand, le plus vaste, les passions les plus violentes, qu'on y ajoute ce qui peut s'amasser dans une poitrine d'homme de ferments explosifs, d'élan impétueux, de mâles énergies, de forces indomptées, qu'on accumule tous ces éléments, qu'on en fasse une force unique, qu'on suppose au-dessus l'action divine domptant, fécondant tout, agrandissant tout, envahissant tout comme un feu dévorant, et autant qu'on peut pénétrer dans ces mystères d'âme, on comprendra ce que pouvaient être, chez Henri Didon, le caractère et la puissance de son amour pour le Christ. C'était un amour de privilégié. Nous l'avons dit, quand Dieu arrête un jeune homme sur le chemin de sa liberté pour en faire son apôtre, il lui demande de courber la tête sous le joug de sa volonté, il l'invite à lui sacrifier l'héroïsme des années généreuses. Mais son joug est suave et doux ; il n'annihile rien des facultés meilleures de l'homme, il les discipline pour les centupler en les purifiant. Le jeune Henri avait apporté à l'immolation du cloître les dons d'une nature merveilleusement riche de sève et d'exubérance. Il devait sortir des années d'épreuves transfiguré dans le Christ et avec une puissance d'amour que peu d'âmes religieuses ont connue en son siècle.

Une main reconnaissante et pieuse qui a recueilli les plus belles lettres du Père, a donné, pour épigraphe à son livre, ce mot de l'épître aux Philippiens : « Ma vie, c'est le Christ ! » « Parlons du Christ, cet être est ma vie », avait écrit un jour le moine. Le Christ, sa vie ! Tout est bien là, en effet, pour qui voudrait tenir la loi de cette existence unique, existence qui déconcerte à notre époque ceux qui n'étant point de « la race qui plane », ne peuvent s'élever jusqu'aux mystères du grand Amour, mais qui devient d'une clarté limpide aux croyants qui portent la foi comme une étoile allumée au fond d'eux-mêmes.

C'était un amour fort, vivant que le sien, fort parce que vivant. Le Christ, il l'aimait non comme un être disparu, caché dans les profondeurs de son ciel. C'était le Dieu ami, le Maître aimé qui, aux heures de prières se penchait vers son disciple pour lui accorder les joies privilégiées d'une présence presque sensible. « Que de fois j'ai senti passer en moi et sur moi, le souffle irrésistible et doux du Christ ! Que de fois, à ma fenêtre, le soir, perdu en contemplation devant la mer endormie et les étoiles éveillées, je disais au Christ : Si tu es vivant, parle-moi donc et, toi, qui as foudroyé Paul, frappe-moi. Ce n'est point un rêve, ce n'est point un effet de mon imagination exaltée et enivrée par la solitude, non..... je sentais l'Esprit du Maître comme si je L'avais touché, Lui, aux jours de sa vie terrestre quand Il disait à ce jeune homme : « Suis-moi ».

Ceux qui se sont scandalisés de son exil et que sa

soumission a scandalisés peut-être davantage, cherchent encore l'ancre de salut à laquelle le moine pénitent avait attaché sa foi et sa destinée. Voici pour les éclairer : « O Christ, si je ne T'avais pas voué ma vie, si Tu n'étais pas mon premier et mon dernier amour, si Tu n'étais qu'un homme, si le Dieu, en Toi, ne me terrassait, si je n'avais pas eu la révélation de Ta beauté morale, si je n'étais pas rivé à Ta destinée..... O Christ, si je n'étais pas un croyant jusqu'à la moëlle de mes os, si des forces étranges, insaisissables, plus hautes que moi, ne m'enveloppaient point d'une étreinte suave pour me maintenir en Toi..... que de tempêtes dans ce cœur et dans ce crâne rugiraient, ébranleraient ma vie et amoncelleraient de ruines en moi et autour de moi ! »

C'est ce même amour toujours actif qui lui inspira d'écrire l'histoire de Jésus-Christ. Sur le calvaire de Corbara, le Christ s'était encore rapproché de lui. Le moine exilé avait contemplé la figure adorée avec cette limpidité de regard que donne la souffrance pour les choses d'en haut. Celui qu'il avait vu, il voulut Le présenter au monde moderne, Le lui peindre « comme sa foi L'adorait ». Il se mit à cette œuvre avec tout l'élan de sa nature, y travailla fiévreusement ; il se *crucifia* à sa plume. Rien ne m'a plus paru digne d'attacher le cœur ici-bas, du jour que j'eus appris à connaître le Christ, a dit le Père Lacordaire. Il sembla qu'en présence de son œuvre, l'apôtre eut oublié le monde et son exil. Ses rêves de vie active, de vie militante qui l'obsédaient toujours, faisant son tourment, s'enfuirent

pour le laisser plongé dans la méditation intense de son sujet. Il n'en revint qu'avec ce livre qui fut un acte, le plus grand peut-être de sa vie, livre d'une orthodoxie parfaite, où se retrouve un sens profond des beautés sobres de l'Évangile, non moins admirable par le cadre historique merveilleusement reconstruit de la vie du Sauveur que par les coups formidables et décisifs porté à la critique rationaliste, livre qui fut mieux pourtant qu'une œuvre de théologie, d'histoire et de bataille, qui fut un grand acte d'amour où s'est épanchée jusqu'au fond le cœur du plus aimant, du plus passionné des disciples. L'apôtre pouvait désormais mourir ; il avait jeté au dehors de lui-même le meilleur de son âme. Et il mourut de la mort des chevaliers et des apôtres « en soldat glorieux, le bras sur le fanion, droit sur la brèche, et le nom de Jésus-Christ aux lèvres ».

C'est le mot d'un de ses biographes, c'est le mot juste. En un temps où les épaules ne savent plus que ployer sous le poids des grands devoirs, où les caractères fléchissent et tombent, où l'égoïsme et le terre-à-terre desséchant ne s'arrêtent pas toujours à la porte du sanctuaire non plus qu'aux grilles des cloîtres, il fait singulièrement bon saluer ce désintéressé, ce fasciné de l'idéal, ce transfiguré dans les éclairs d'en haut qui portait, dans un siècle vieilli, l'âme enthousiaste et jeune d'un apôtre des premiers temps.

L. A. G.

(A suivre).

ETUDES COMPAREES SUR DANTE ET LA DIVINE COMEDIE

Par M. Em. Terrade

DANS une étude sur le roi David, le plus grand lyrique qu'ait entendu le monde, Lamartine écrivait ces mélancoliques paroles : « Il n'y a plus de « chant dans le cœur de l'homme ; les lyres restent « muettes, et l'homme passe en silence sans avoir ni « aimé, ni prié, ni chanté ». Ces paroles sont un paradoxe. Si le dix-neuvième siècle connut trop de lyres muettes ou brisées, combien d'autres harmonieusement sonores lui chantèrent le pur amour et l'idéal éternel. Lamartine lui-même, le poète des méditations et des harmonies, suffit à démentir ces lignes attristantes. Car, à l'aurore de 1820, n'est-ce pas sa lyre, à la musique enchanteresse, qui excitait l'enthousiasme de ceux qui avaient trop exclusivement admiré jusqu'alors les doctrines desséchantes et les légèretés sceptiques du dix-neuvième siècle ?

Néanmoins, il faut l'avouer, sous la poussée d'un réalisme outré, la sève d'idéal, source de la grande poésie, semblait quelque peu tarie, depuis assez longtemps, dans la littérature française. Les poètes, en général, pour me servir de la pensée de l'un d'entre eux, préférant s'arrêter à mi-côte des sommets. D'aucuns mêmes, refusaient d'en tenter l'ascension.

Grâce à Dieu, à présent, l'idéalisme, dans la poésie comme dans tous les arts, d'ailleurs, semble reconquérir le terrain qu'il avait perdu. M. Brunetière le constatait avec satisfaction, voilà quelques années, dans une conférence retentissante.

Un livre récent que nous avons l'honneur de présenter aujourd'hui à nos lecteurs le constate également, tant il est vrai que les âmes créées par Dieu et faites pour le ciel ont besoin d'écouter les aspirations sublimes qui chantent en elle. M. Emile Terrade, dans une suite de conférences sur Dante et la Divine Comédie, au cercle de Luxembourg, établit fort bien ce fait et salue avec bonheur la renaissance idéaliste. Et, c'est précisément pour coopérer à cette renaissance qu'il vient de publier, sous forme de volume, les délicieuses conférences données par lui devant un auditoire d'élite.

Certes, il est toujours difficile de faire revivre la physionomie d'un livre, et, la difficulté augmente encore, quand le livre comprend toute une série de discours et d'entretiens aux aspects les plus variés. Pourtant, nous aurions comme un remords de ne pas essayer d'un mot d'analyse, en présentant aux lecteurs de la *Revue* les Etudes comparées de M. Terrade.

* * *

Dante et Léon XIII, tel est le titre de la première conférence. Tout le monde sait la profonde admiration que Léon XIII, le grand pape disparu, nourrissait pour l'illustre génie qui écrivit la Divine Comédie. C'est

ainsi qu'en envoyant au cardinal Galeoti, archevêque de Ravenne, une royale souscription de 10,000 francs, lors de l'inauguration d'un mausolée en l'honneur du poète florentin, il lui adressait en même temps ces lignes suggestives : « Dante a été l'un des plus splendides monuments du christianisme. C'est des profondeurs de la religion qu'il a tiré ses pures et sublimes pensées. Sur ses lèvres inspirées, la poésie a chanté les plus augustes mystères, en des vers qu'on n'avait jamais entendus avant lui. Nous sommes donc heureux de donner une preuve manifeste de notre estime et de notre affection pour un si grand génie. »

Ce que l'on sait peut-être moins que l'admiration de Léon XIII pour Dante, c'est que le dernier pape savait par cœur la Divine Comédie. Un jour, un de ses camériers lui présentait une édition très ancienne du grand poème et Léon XIII avouait, avec un sourire, qu'il pouvait le réciter d'un bout à l'autre.

Ici, M. Terrade met admirablement en relief, à notre avis, la source des sympathies profondes de Léon XIII pour l'œuvre dantesque. Dante, c'est avant tout une gloire catholique et Léon XIII ne pouvait permettre à l'impiété de nous la ravir. Puis, il y avait entre le génie de Dante et celui de l'immortel pontife des harmonies intimes et des affinités secrètes : même grandeur de vue, mêmes délicatesses de cœur. Enfin, si Dante qui fut gibelin se montra quelquefois sévère et même injuste pour certains papes, ce n'était chez lui, selon le mot de Joseph de Maistre, « que la colère de l'amour ».

Car il aime toujours la sainte Eglise si passionnément qu'il ne put jamais souffrir à son front l'ombre même d'une tache.

* * *

Mais il faut poursuivre. Nous serions trop long en insistant davantage sur cette première conférence, encore qu'elle soit toute palpitante d'intérêt. Celles qui lui font suite immédiatement ont pour titres : Dante et Victor Hugo, Dante et Lamennais, Dante et Michel Ange, Dante et Manzoni, Dante et Milton, Dante et Goethe. L'auteur, à l'aide de citations du meilleur choix qui dénotent chez lui une vaste lecture et un goût impeccable, y fait ressortir les différences et les rapprochements entre le poète florentin et les merveilleux génies dont nous venons de rappeler les noms.

Cependant quelques-uns pourraient se demander peut-être s'il n'y a pas là pure convention à vouloir poursuivre un parallèle entre des hommes séparés par tant de siècles, de tempéraments et de caractères si divers ? Il faut admettre qu'en littérature comme ailleurs le parallèle ne doit jamais dépasser les bornes. Mais, d'autre part, il importe de ne pas oublier que s'il y a des différences profondes entre les grands génies que Dieu sème, ici et là, sur la route de l'humanité, il est rare qu'entre de radieuses et sublimes intelligences il n'y ait pas des traits de ressemblance fortement accentués. Or, si Dante, comme le dit excellemment M. Terrade, « c'est le moyen âge héroïque, chevaleresque, chrétien », Victor Hugo, « c'est l'âge moderne, inquiet,

agité, aux aspirations contradictoires, se défiant du ciel et finissant par n'y plus croire ». De plus, l'un et l'autre furent également victimes des passions politiques de leur temps, et, il y eut dans leurs génies la même fougue impétueuse et la même flamme de vie. Mais tandis que l'un ne cessa de marcher aux clartés divines de la foi, l'autre, torturé par le doute, les ailes alourdies par l'orgueil et la volupté, après avoir plané sur les cimes ne fit plus que descendre et tomber.

Après Victor Hugo, c'est Lamennais que le conférencier compare au chantre inspiré de Béatrice, et il peut sembler, au premier abord, qu'il y ait audace téméraire à vouloir rapprocher deux noms séparés par tant de contrastes. Mais n'oublions pas que si le malheureux prêtre qui dirigea tant d'âmes sur le chemin de la vérité ressemble au chêne brisé par la foudre, nul plus que lui n'eut « une âme et un génie dantesque ». Et puis, durant les années de sa vieillesse solitaire, pour échapper à la dévorante mélancolie qui rongea son cœur, ne le vit-on pas traduire en français la Divine Comédie pour laquelle il s'était épris d'un ardent amour ?

Non moins fondé est le parallèle entre Dante et Michel Ange, tous deux florentins de naissance, tous deux passionnés de la beauté idéale du Christ et de l'Eglise. Mais poursuivons. Dante et Manzoni, c'est ainsi que Terrade intitule une autre de ses conférences. N'y a-t-il pas là du moins rapprochement tout factice ? Non, car si le génie de Manzoni aux émotions fraîches et pures n'a point la touche puissante du grand maître, il

a comme lui une infinie délicatesse de forme et un parfum toujours printanier de poésie virginale.

Enfin si dans le Paradis perdu de Milton vous ne retrouvez pas la sève de vie qui anime la Divine Comédie, si Gœthe dans son Faust manque de ce sol éthéré qui porte Dante, de sphère en sphère, jusqu'au paradis de la joie éternelle, il y a du moins entre ces trois grands génies des analogies profondes qu'il importait de rappeler.

* * *

Quelques mots encore car je n'ai pas mentionné dans mon énumération les gracieuses conférences par lesquelles M. Terrade a voulu clore ses *Etudes comparées*. Dans des pages attendrissantes, il rapproche tour à tour Dante et Brizeux, Dante et Byron. Et dans ces pages il se plaît, en nous charmant, à trouver des harmonies secrètes mais bien réelles entre le grand poème italien et Marie, la ravissante idylle du poète breton. Il y évoque aussi l'âme tourmentée de l'auteur de Childe Harold qu'il nous dépeint non moins agitée que celle de Dante, pour qui Byron ressentit toujours la plus vive admiration.

Alors, après nous avoir raconté le voyage de Dante à Paris et nous avoir fait connaître ses idées très injustes sur la France pour laquelle—ardent gibelin—le chancre de la Divine Comédie se montra toujours sévère, M. Terrade termine la série de ses conférences en étudiant le rôle des femmes dans l'épopée dantesque. Elles y sont représentées virginalement belles, avec la pureté

au front et la simplicité des mœurs antiques. Elles y agissent, suivant la belle pensée du conférencier, « à la façon de ces énergies mystérieuses de la nature que l'on ne voit pas et qui néanmoins font montrer la sève à chaque printemps et rajeunissent le monde. »

* * *

En achevant cette analyse qui, hélas ! ne réfléchit même pas un pâle reflet du livre que nous avons lu avec délices, nous nous permettons de recommander l'ouvrage lui-même aux jeunes gens de nos collèges catholiques. Il semble, en effet, leur être tout particulièrement destiné. Nulle lecture ne leur élèvera plus l'âme et ne les invitera mieux à réaliser dans leur vie l'idéal de beauté et de grandeur que leur prêchent ces beaux vers de Lamartine :

E lance-toi, mon âme, et d'essor en essor,
Remonte de ce monde aux beautés éternelles,
Et toujours aspirant à des beautés nouvelles,
Crie au Seigneur : Encor ! Encor !

A. B.

LE MONDE RELIGIEUX

ROME. — La commission du droit canonique. — Les cardinaux choisis par le Pape pour la codification du droit canonique sont au nombre de seize : LL. EEmm. Seraphino Vannutelli, Agliardi, Vincent Vannutelli, Sattoli, Rampolla, Gotti, Ferrata, Cassetta, Mathieu, Gen-

nari, Cavichionni, Merry, Steinhüer, Senna, Vives, Cayagnis.

Le cardinal Gaspari est nommé secrétaire de la commission Cardinalice et président des réunions de consultants.

— Le 9 avril à la commission du chant grégorien, S. G. Mgr Foucault, évêque de Saint-Dié, a lu, au nom de Sa Sainteté Pie X, une notification relative aux livres de chant.

En voici la teneur :

Sa Sainteté ne veut instituer aucun privilège, ni monopole, pour aucune édition, ni pour aucun éditeur.

Aussitôt après le congrès, Sa Sainteté établira une commission pour préparer l'édition typique.

A mesure que les feuilles sortiront de l'imprimerie Vaticane, elles seront mises à la disposition des éditeurs, qui auront le droit de les reproduire, *mais sans aucune modification.*

En attendant, chaque diocèse pourra continuer à se servir de ses livres actuels, sans être obligé d'en accepter d'autres, avant la publication de l'édition typique.

— La messe pontificale célébrée le 11 avril à l'occasion du treizième centenaire de saint Grégoire le Grand, s'est terminée à midi.

A 9 heures, Pie X est descendu dans la basilique vaticane. Le Pape a revêtu les vêtements pontificaux dans la chapelle de la Pietà et a pris place ensuite sur la sedia gestatoria, sous un dais flottant, escorté par les fiabelli.

Par ordre formel du Pape, l'assistance s'est abstenue

de toute ovation et de tout applaudissement. La messe a été célébrée suivant le rite grandiose ordinaire. Ensuite a eu lieu l'obédience des cardinaux. L'épître et l'évangile ont été chantés en grec et en latin. La communion du Pape a eu lieu au trône dressé au bord de l'abside.

Le caractère particulier de cette messe a été le chant grégorien exécuté pour la première fois par les masses chorales et admirablement réussi.

A l'élévation, la symphonie des trompettes d'argent a produit un effet splendide.

Le Pape a chanté lui-même selon la mode grégorien.

L'assistance a été vivement impressionnée par la belle exécution de l'office divin.

La basilique vaticane était comble. On évalue à 50,000 personnes le nombre des assistants.

Aucune place n'avait été réservée, à l'exception d'un millier de bancs pour les dames.

— Pie X et les députés du centre allemand.—

L'audience des députés du centre allemand a eu lieu le matin du 4 avril.

Le président, comte Drese-Wischering, lut une adresse en latin ; le Pape y répondit et entendit encore un petit discours de M. Brants, le grand industriel catholique de München Gladbach, qui lui exposa les principes et les résultats de l'activité sociale des catholiques allemands.

Parmi les autres personnages présents à cette audience, étaient M le baron Von Hertling, le comte d'Opersdorf, membre de la chambre des Seigneurs, Trinborn.

l'un des orateurs du centre au Reichstag, l'abbé Naché, vice-président de la *Banifucius-Verein*, Heinke, professeur de théologie à l'Université de Paderborn, le D. Cardanus, directeur de la *Kölnische-Volkszeitung*, etc.

— Le pèlerinage à Rome des médecins catholiques — Le congrès des médecins catholiques avait rendez-vous, le 7 avril au soir au cercle de l'*Immacolata*.

Le Dr Taussing, président, leur souhaite la bienvenue au nom des médecins italiens :

Nous faisons tous profession de spiritualisme, dit-il, nous admettons les résultats de toutes les études sérieuses de tous nos confrères, mais nous n'oublions pas Dieu dans l'œuvre de la régénération religieuse du peuple.

Puis il salue les Drs Boissarie, Dauchez, Féron-Vrau, initiateurs du pèlerinage à Rome.

Ensuite le Dr Lebec de Paris, vice-président de la Société de Saint-Luc, Saint-Côme et Saint-Damien, propose de former une union internationale des médecins catholiques. Il raconte les efforts des Sociétés médicales catholiques françaises.

Le Dr Durez, de Lille, ancien doyen de la faculté catholique, appuie éloquemment le projet. Il développe le rôle social du médecin chrétien entre les pauvres et les riches.

Les Drs Loyer, Jorisen (Hollande), Desplat, doyen de la Faculté catholique de médecine de Lille, prennent alors place au bureau.

Le professeur Tuccimei présente le salut de la *Société catholique italienne pour les études scientifiques*. M. Grossi-

Gondi salue au nom du Cercle de l'*Immacolata*. Le professeur Persichetti, président de la *Federazione Piana*, salue en latin les confrères catholiques et parle de Lourdes qui confirme l'accord de la science et de la foi. Le Dr Lapponi, médecin du Pape, lit un savant rapport sur les variétés de la fièvre scarlatine.

Le lendemain, a eu lieu la visite jubilaire de 200 médecins catholiques à Saint-Pierre.

Les fêtes grégoriennes qui ont lieu simultanément offrent un vif intérêt.

Le soir, a eu lieu une nombreuse réunion de médecins, présidée par M. le Dr Desplats.

Le Dr Jorissen, hollandais, lut un intéressant rapport sur les institutions charitables des Pays-Bas ; il fit, en terminant, un éloge mérité de la liberté dont jouissent, en ce pays protestant, les œuvres d'assistance privée, et forma le souhait que cet exemple soit imité ailleurs.

Le Dr Lefure, du Cercle du Luxembourg, parla de la nécessité d'une association internationale des étudiants en médecine.

Le Dr Desplats résuma l'impression produite par ces réunions en cette pensée : « Les médecins catholiques reconquirent une considération légitime ; ils montrent l'accord de la science la plus avancée avec la foi franchement professée ». Le président a demandé que les relations créées par cette rencontre à Rome soient faites durables par la fondation d'une organisation internationale.

Le 9, les médecins catholiques ont accompli l'une des visites jubilaires à Saint-Jean de Latran.

— La Visite apostolique de Rome et de toute l'Italie a commencé dimanche de *Quasimodo*, dans l'église patriarcale de Saint-Jean du Latran, *mater et caput*, de toutes les églises du monde.

Le cardinal-vicaire y est arrivé en *cappa magna* et a célébré la messe, au cours de laquelle il a fait une paraphrase de l'Évangile, puis il a donné la sainte communion et ensuite la confirmation à un certain nombre d'enfants. Ensuite le cardinal a procédé à l'examen du baptistère, du ciboire, etc.

L'après-midi, Son Eminence est revenue et a assisté au catéchisme donné aux enfants de la paroisse. De même, le cardinal a examiné les registres de la paroisse et tous les objets de culte de la basilique patriarcale.

La Visite Apostolique, ordonnée par Pie X, ne s'étendra pas seulement à Rome, mais à toute l'Italie et elle commencera demain, dimanche de *Quasimodo*.

L'Arvenire d'Italia donne des détails précis, d'après la circulaire du cardinal Vannutelli. Chaque diocèse italien aura un visiteur particulier.

Il devra prêter serment dans les mains du cardinal Vannutelli et du secrétaire de la Congrégation du Concile, jurant d'observer le secret en tout ce qui regarde son inspection et de rapporter au Saint-Père tous les résultats de sa visite.

Jadis le visiteur apostolique était reçu avec solennité, au son des cloches. Maintenant, il sera reçu à titre privé ; il n'acceptera aucune invitation et se contentera d'un modeste logement. Il devra visiter les archives, les paroisses, les couvents et spécialement les séminaires.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages reçus à la *Revue*

On pourra se procurer ces différents ouvrages chez les principaux libraires catholiques, à Montréal et à Québec.

Monsignor Capel's. — Rejoinder to the reply of Rev. J. H. Hopkins, DD, and that of Rev. J. A. Greaves, M. A. — Fr. Pustet & Co., New York.

Etude comparée sur Dante et la divine comédie, par Em. Terrade. In-12. 3.50. Librairie Vve Ch. Pousielgue, rue Cassette, 15, Paris.

Cet ouvrage est une suite de Conférences faites au Cercle du Luxembourg. Par une série de rapprochements entre Dante et Victor Hugo, Lamennais, Goethe, Byron, etc., l'auteur fait jaillir la lumière la plus vive, les vues les plus ingénieuses ; il montre combien la poésie de Dante éveille d'échos, suscite de visions en nous, et comment *la Divine Comédie* est l'œuvre la plus haute et la plus parfaite qu'ait produite le génie humain.

De la direction des enfants *dans un internat de garçons* — Par M. l'abbé Simon, premier aumônier de l'établissement Saint-Nicolas, à Paris. — Un vol in-18 de 200 pages, avec *Imprimatur* de l'archevêché de Paris. Prix : 2 fr. (Librairie Ch. Douniol, Téquie, éditeur, 29, rue de Tournon, Paris.)

M. l'abbé Simon traite des moyens qui font de l'ado-

lescent un très sincère et pieux chrétien, et trois parties d'inégale étendue divisent son ouvrage : 1o Programme et mise en œuvre ; — 2o La piété affective ; — 3o La piété effective. Puis, une Conclusion et un Appendice.

C'est un total de plus de cinquante chapitres ou paragraphes spéciaux qui traitent d'autant de sujets, les oraisons jaculatoires, les dévotions au pensionnat, les différents défauts, etc., etc.

Conférences aux jeunes filles sur l'apostolat chrétien. — Par M. l'abbé L. Moussard, chanoine de la Métropole de Besançon. — Un vol. in-12 de 300 pages. Prix : 2 fr. (Ancienne maison Douniol, P. Téqui, successeur, 29, rue de Tournon, Paris-VIe.)

Ces conférences aux jeunes filles ne s'en tiennent pas aux seules questions de piété personnelle qui intéressent d'abord les congrégations, ouvroirs, et autres œuvres paroissiales.

On le sait, du reste : jusqu'au foyer, le *féminisme* et l'*anti-cléricalisme* font la guerre à l'intelligence et au cœur de la jeune fille. De là, deux parties dans cet éloquent ouvrage : L'une, l'*Apostolat par l'exemple*, où dix-huit chapitres traitent de la conduite à garder pour se soustraire aux influences du dehors, et les œuvres personnelles à faire pour y être utile au prochain. L'autre : l'*Apostolat par la parole*, où vingt chapitres répondent à une foule d'objections que la jeune fille et la jeune épouse entendent aujourd'hui contre les choses de la religion, doctrine, dévotions, histoire, clergé.

Princesse C. Sayn-Wittgenstein. *Nos égaux et nos inférieurs, ou la vie chrétienne au milieu du monde* (2e série), avec une préface de Henri Lasserre. — Entretiens pratiques recueillis, révisés et publiés par E. Laubarède. — Un vol. in-12. Prix : 3 fr. 50. (Librairie Ch. Douniol, 29, rue de Tournon, Paris-VIe.)

Bien vécu, agréablement écrit, ce livre est plein de choses, de faits, de substances, et, disons-le aussi, plein d'esprit. On y aborde et résout des problèmes d'une application journalière, et souvent d'une saisissante actualité : tels les chapitres sur les rapports des classes supérieures et des classes moyennes ; l'élévation des classes laborieuses ; les conservateurs et les novateurs ; le féminisme et le rôle de la femme ; la coquetterie ; la toilette ; la signification de la beauté, etc., etc.

La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, *proposée à tous les fidèles*. — Par l'abbé J. Sabouret, aumônier. — Un vol. in-18 de 84 pages. Prix : 0 fr. 50. (Ancienne maison Douniol, P. Téqui, libraire-éditeur, 29, rue de Tournon, Paris-VIe.)

Ce petit livre est un recueil destiné à faciliter l'établissement dans chaque paroisse d'une Confrérie du Sacré-Cœur de Jésus.

Il contient :

- 1o Une instruction sur la dévotion au Sacré-Cœur.
- 2o Des documents sur le culte du Sacré-Cœur en France.
- 3o Des renseignements sur l'établissement des Confréries et leur agrégation à l'Archiconfrérie du Sacré-

Cœur de Montmartre. 40 Un petit catéchisme sur le Sacré-Cœur. 50 Plusieurs prières au Sacré-Cœur.

Les vertus du Cœur de Jésus, huitième et dernière série. — Par le Père Boussac. — In-18. Prix : 1 fr.

15. Les huit séries reliées en 2 volumes : 9 fr. 40. (Librairie Ch. Douniol, 29, rue de Tournon, Paris-VI.)

Nos responsabilités, instructions aux hommes du monde prêchées à St-Philippe-du Roule et à St Augustin (carême de 1904), précédé d'une lettre du cardinal Mery del Val, par M. l'abbé de Gibergues, supérieur des missionnaires diocésains de Paris. In-18 raisin 3 fr. Librairie Vve Ch. Poussielgue, 15, rue Cassette, Paris.

Nos responsabilités, voilà un grave sujet que chacun doit méditer à l'heure présente. Etat des esprits, Notions de la responsabilité, Sanction de la responsabilité, Responsabilités individuelles, Responsabilités collectives, Responsabilités envers le pays, telle est la division de cet ouvrage qui aborde, commente et résout le difficile problème de notre rôle social.

La première étape, article extrait du *Correspondant*, par M. le Cte Albert de Mun, broch. In-8. 25 cent Librairie Vve Poussielgue, 15, rue Cassette, Paris.

Nouveau plaidoyer vengeur des congrégations chassées de l'enseignement libre, contre les hommes passionnés du « Bloc » qui font passer avant l'intérêt du pays leurs mesquines et étroites conceptions politiques.
